

TEMPERATURE

De 26 novembre 1903. Thermomètre de R. et L. Oudin. Observations No 131 rue "Armand". Fahrenheit Centigrade

du matin... 46 13

Midi... 56 13

à 3 P. M. 56 13

à 6 P. M. 56 13

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C. 26 novembre

Indications pour la Louisiane

Temps — beau vendredi et samedi, vents frais du nord-est.

LES ENNEMIS

Canal de Panama.

Voici bien des mois, bien des années même, que dure cette affaire du canal interocéanique qui semble, jusqu'à ce moment, interminable et insoluble.

Elle vient pourtant d'être l'objet d'un nouveau traité entre les Etats-Unis et la Nouvelle-Espagne de Panama, et il est à souhaiter que, cette fois, elle réussisse, car de sa mise à exécution dépend l'avenir de l'humanité.

Les grandes compagnies sont riches, toutes puissantes par leurs capitaux, et l'on sait qu'elles sont les ennemies nées de tout système de transport par voie d'eau.

Ce qu'elles rêvent en ce moment c'est l'abandon de tout canal interocéanique et l'établissement de grandes lignes de steamers qui feraient le service entre l'Allemagne et les régions orientales.

Le projet est grandiose mais bien dangereux; il livrerait toutes les voies de transport des deux mondes par terre et par eau à une ou deux grandes compagnies coalisées qui monopoliseraient tout le trafic des deux hémisphères.

Il y a là matière à de bien sérieuses réflexions. Le monde en ce moment est sur une pente qui peut le conduire à bien des catastrophes morales, politiques et financières.

Héros larmoyant.

La révision retentissante de plusieurs procès, en occupant nos esprits, jusqu'à ces derniers temps, a rendu à l'actualité le nom de Gérard comte de Lally Tollaendal.

De 1778 à 1780, pendant qu'il poursuivait, d'une passion pieuse et ardente, la réhabilitation de la mémoire de son père, Thomas Arthur, rendu responsable de la perte de l'Inde, le comte Gérard, capitaine au régiment des cuirassiers, avait en amour vu très vivement l'opinion. Il fut son favori.

Pour lui, elle connut les grandes frissons de l'enthousiasme. Ce qu'était l'âme de ce jeune officier, qui fit si bien vibrer l'âme de ses contemporains, nous le savons aujourd'hui fort exactement.

Le comte Lally était un sentimental. Il était avec élan à cette heure de l'histoire où, dans la politique, dans la littérature et dans l'art, le "sensibilisme" était à la mode.

Elle fut la grande tentatrice de son temps. Quand ce temps fut passé, il se trouva que Lally était demeuré, avec sa mentalité d'artiste, un homme à la fois d'aujourd'hui et d'hier.

A l'époque de la révision du grand procès, peu de gens songèrent à trouver ridicule la façon du comte Gérard.

Cette façon de combattre invariablement dans les larmes: mais on n'y voyait que la preuve de sa sincérité.

Le 17 juillet 1789, au cours de la harangue dont fut saisi Louis XVI, à l'Hôtel de Ville, Lally émigra, puis retourna dévoué en France, au début du Consulat: les événements révolutionnaires lui arrachaient commémorativement des larmes intarissables.

Pendant l'hiver de 1814-1815, dans les conférences politiques, tenues chez M. Lainé, on le voyait "répondre des torrents de larmes, sur les infortunes de la Maison de Bourbon".

Il se délassait, le soir, des larmes, des sueurs et des paroles qu'il avait versées. ... avec une âme, accourue de Paris, par enthousiasme pour son génie.

Il combattit la loi du sacrilège, dit le duc de Broglie, avec une éloquence "mi pleurarde, mi criarde".

Il se délassait, le soir, des larmes, des sueurs et des paroles qu'il avait versées. ... avec une âme, accourue de Paris, par enthousiasme pour son génie.

Il se délassait, le soir, des larmes, des sueurs et des paroles qu'il avait versées. ... avec une âme, accourue de Paris, par enthousiasme pour son génie.

Une piscine de 250,000 francs.

La piscine la plus magnifique — et la plus coûteuse — qui soit au monde, vient d'être installée dans la maison de Mme Clarence Mackay, qui possède une des plus grandes fortunes des Etats-Unis.

Cette piscine, qui ne coûte pas moins de 10,000 livres sterling, est taillée tout entière dans un seul bloc de marbre.

Elle a été faite en Italie, d'après un dessin antique fourni par Mme Mackay. Elle est encastrée dans le sol du cabinet de toilette et la baignoire y descend par cinq marches taillées dans le marbre.

Le marbre est blanc et l'eau est chaude et arrive tout un pas par des robinets, mais par la bouche de deux dauphins de marbre.

LE CHRYSANTHEME.

Il nous vient, on le sait, de l'Orient. Il y a à peu près un demi-siècle qu'un négociant de Marseille rapporta de l'Inde cette plante particulière.

Un autre, ou l'hospitalier au Jardin des Plantes. Mais il y a vingt ans à peine que les horticulteurs s'y sont adonnés avec passion et ont, à force de soins, de semis et de greffes, perfectionné et modifié au point d'en faire des énormes fleurs que l'on connaît.

Maintenant, d'où vient son nom? Le chrysanthème — fleur d'or, selon son étymologie — est ainsi appelé à cause de la couleur caractéristique, jaune doré, que présente, au moins dans le type primitif, la généralité de ses pétales.

Pour l'entraînement des chevaux.

Tout le monde sait que la musique adoucit les mœurs. On ignorait aussi les maux des chevaux de courses. La chose est cependant vraie.

Il y avait dernièrement, en Angleterre, un poulain, Fire Island, qui faisait le désespoir de son propriétaire, de son entraîneur et de ses jockeys à qui on l'avait successivement confié.

Fire Island refusait de s'employer avec courage dans les lottes publiques; il ne daignait même pas travailler correctement à l'exercice: il ne se livrait plus, relâchant l'avoine la plus appétissante, demeurait triste et déprimé à vue d'œil.

Les vétérinaires les plus célèbres, appelés en consultation, y avaient tous perdu leur latin, quand l'un d'eux s'avisait d'installer dans l'écurie, à côté de la mangeoire du malade, une boîte à musique.

Deux fois par jour, on donna à "Fire Island" un petit concert on figurait les airs de danse les plus entraînants et même le "God save the King".

Au bout de quelques jours de ce régime, le cheval morose a retrouvé son appétit, sa gaieté, son entrain et son ardeur à la lutte. A l'exercice, il n'a pas tardé à faire tout ce qu'on exigeait de lui et un peu mieux encore puisqu'il a brillamment gagné la première course on l'a engagé.

THEATRES.

OPERA.

Nous avons toujours eu une préférence marquée pour "La Favorite". Il est vrai qu'il s'y trouve des airs un peu "rococo", des romances vieux style des incohérences, tout ce que vous voulez enfin, mais vous admettez qu'on y voit aussi des mélodies d'une douceur infinie et si d'ensembles d'une tonalité correcte et pure, qui ne choquent pas, mais qui, au contraire, nous envoient et excitent en nous l'enthousiasme le plus sincère.

Pour ne citer que quelques pages de cette ravissante partition: "Ainsi si pur", "Frouard, unie la dévotion", "Pour tant d'amour et le duo du quatrième acte".

Voilà dans une autre partie, "Va réclamer de superbes inspirations qui ont pénétré dans l'histoire de la musique, et Donizetti, en écrivant "La Favorite" nous a légué un chef-d'œuvre qui résistera longtemps à ces attaques du temps.

Mme Bressler Giannoli qui, sous les traits de "Carmen", avait fait les délices de notre public, s'est adonnée à l'art consommé hier soir. Elle a joué et chanté le rôle de Léonor de manière à satisfaire les plus exigeants critiques, et il est difficile de faire mieux qu'elle ne l'a fait ressortir les beautés des passages de sa partie.

S'il y avait des cordes vocales faisant défaut à Mme Bressler Giannoli, ce que nous ne souhaitons certainement pas, son talent de tragédienne lui ouvrirait facilement une autre carrière. Notre contrat est artiste dans l'âme et ne néglige rien pour que le personnage qu'il représente soit peint d'après nature, si vous nous permettez l'expression. Comme dans les autres représentations, entre dans la peau du personnage.

M. Girouste va de mieux en mieux: il a, hier soir, se faire applaudir comme il le méritait. Notre ténor a très bien chanté, et il a le bon sens de ne pas avoir recours à des exagérations inutiles. Certains ténors s'imaginent qu'il est nécessaire pour bien chanter la romance de fier des sons interminables. Ils se trompent. L'abus des points d'orgue devient fatigant. Ce n'est pas de l'art.

M. Lavoie, comme Alphonse, a été irréprochable. La romance "Pour tant d'amour" et toutes les délicieuses phrases du rôle ont été bien dites par notre baryton qui est aussi parfait comédien.

M. Lussac a beaucoup contribué au succès de la représentation. Sa belle voix de basse profonde lui a permis de surmonter facilement les difficultés du rôle ingrat qui lui incombait, lequel ne souffre pas de médiocrité.

M. Lagye a réussi à discipliner son orchestre et les chœurs. Les applaudissements d'un parterre agréablement surpris récompensent un peu notre chef d'orchestre de la peine qu'il s'est donnée depuis l'ouverture de la saison théâtrale.

Les petits rôles ont été consciencieusement tenus, bien qu'ils n'aient pas à désirer. Un grand nombre d'enfants accompagnés de leurs parents assistaient à la matinée d'hier.

"La Mascotte", interprétée par le même personnel que dimanche passé, a fort égayé tout ce petit monde qui indiquait sa satisfaction en faisant beaucoup de bruit.

Demain soir le spectacle se composera de deux œuvres fort sympathiques de notre public: "Cavalier Rusticana" avec MM. Gaubert et Lavoie et Mmes Gainant et Lavoie.

DEPECHE

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Philippines éduqués aux Etats-Unis.

Washington, 26 novembre. — W. A. Sutherland, qui a la direction des jeunes Philippines aménageés aux Etats-Unis pour y être éduqués d'après les méthodes américaines, s'est présenté au bureau du colonel Edward, chef du bureau insulaire, pour lui faire un rapport sur la façon dont il a disposé des jeunes gens qui lui ont été confiés.

M. Sutherland a amené à San Francisco quatre-vingt-neuf jeunes Philippines d'un âge moyen de dix-huit ans et les a placés dans diverses familles du sud de la Californie, où ils profiteront des établissements d'éducation les plus proches jusqu'à l'été prochain. Ils seront alors conduits à St Louis où ils feront partie de l'exposition philippine.

Les jeunes gens iront ensuite à l'est pour compléter leur éducation, à laquelle ils doivent consacrer quatre ans.

Ils se sont engagés à entrer dans l'administration civile des Philippines à leur retour dans l'archipel et à y rester au moins quatre ans.

Ces jeunes gens commencent avec une base d'éducation solide. Ils ont étudié l'anglais et le français de l'Université de Manila et tous parlent anglais.

Le jour d'Actions de Grâce à la Maison Blanche.

Washington, 26 novembre. — Le président a passé le plus grand jour d'Actions de Grâce avec sa famille et des amis consacrant dans la matinée que quelques minutes aux devoirs de sa charge.

Il a quitté la Maison Blanche vers dix heures en voiture, avec Mme Roosevelt. Il ont été conduits en dehors de la ville où ils ont rejoint de nombreux invités avec lesquels ils ont fait une longue promenade à cheval, ne revenant qu'à l'heure du lunch. Le président a passé l'après-midi à la Maison Blanche.

La journée a été tranquille à Washington. Aucune des Chambres du congrès n'a été et tous les départements de l'administration étaient fermés.

Importants envois de farine au Japon.

Minneapolis, Minnesota, 26 novembre. — Les mineurs locaux signalent une augmentation extraordinaire de farine avec le Japon. En septembre les exportations ont plus que doublé.

Cette augmentation extraordinaire indique, croit-on, que le Japon se prépare à la guerre avec la Russie.

Quoique les achats aient été faits par les autorités militaires, il est évident que le gouvernement japonais les a approuvés.

THEATRES.

OPERA.

Nous avons toujours eu une préférence marquée pour "La Favorite". Il est vrai qu'il s'y trouve des airs un peu "rococo", des romances vieux style des incohérences, tout ce que vous voulez enfin, mais vous admettez qu'on y voit aussi des mélodies d'une douceur infinie et si d'ensembles d'une tonalité correcte et pure, qui ne choquent pas, mais qui, au contraire, nous envoient et excitent en nous l'enthousiasme le plus sincère.

Pour ne citer que quelques pages de cette ravissante partition: "Ainsi si pur", "Frouard, unie la dévotion", "Pour tant d'amour et le duo du quatrième acte".

Voilà dans une autre partie, "Va réclamer de superbes inspirations qui ont pénétré dans l'histoire de la musique, et Donizetti, en écrivant "La Favorite" nous a légué un chef-d'œuvre qui résistera longtemps à ces attaques du temps.

Mme Bressler Giannoli qui, sous les traits de "Carmen", avait fait les délices de notre public, s'est adonnée à l'art consommé hier soir. Elle a joué et chanté le rôle de Léonor de manière à satisfaire les plus exigeants critiques, et il est difficile de faire mieux qu'elle ne l'a fait ressortir les beautés des passages de sa partie.

S'il y avait des cordes vocales faisant défaut à Mme Bressler Giannoli, ce que nous ne souhaitons certainement pas, son talent de tragédienne lui ouvrirait facilement une autre carrière. Notre contrat est artiste dans l'âme et ne néglige rien pour que le personnage qu'il représente soit peint d'après nature, si vous nous permettez l'expression. Comme dans les autres représentations, entre dans la peau du personnage.

M. Girouste va de mieux en mieux: il a, hier soir, se faire applaudir comme il le méritait. Notre ténor a très bien chanté, et il a le bon sens de ne pas avoir recours à des exagérations inutiles. Certains ténors s'imaginent qu'il est nécessaire pour bien chanter la romance de fier des sons interminables. Ils se trompent. L'abus des points d'orgue devient fatigant. Ce n'est pas de l'art.

M. Lavoie, comme Alphonse, a été irréprochable. La romance "Pour tant d'amour" et toutes les délicieuses phrases du rôle ont été bien dites par notre baryton qui est aussi parfait comédien.

M. Lussac a beaucoup contribué au succès de la représentation. Sa belle voix de basse profonde lui a permis de surmonter facilement les difficultés du rôle ingrat qui lui incombait, lequel ne souffre pas de médiocrité.

M. Lagye a réussi à discipliner son orchestre et les chœurs. Les applaudissements d'un parterre agréablement surpris récompensent un peu notre chef d'orchestre de la peine qu'il s'est donnée depuis l'ouverture de la saison théâtrale.

Les petits rôles ont été consciencieusement tenus, bien qu'ils n'aient pas à désirer. Un grand nombre d'enfants accompagnés de leurs parents assistaient à la matinée d'hier.

"La Mascotte", interprétée par le même personnel que dimanche passé, a fort égayé tout ce petit monde qui indiquait sa satisfaction en faisant beaucoup de bruit.

Demain soir le spectacle se composera de deux œuvres fort sympathiques de notre public: "Cavalier Rusticana" avec MM. Gaubert et Lavoie et Mmes Gainant et Lavoie.

THEATRES.

OPERA.

Nous avons toujours eu une préférence marquée pour "La Favorite". Il est vrai qu'il s'y trouve des airs un peu "rococo", des romances vieux style des incohérences, tout ce que vous voulez enfin, mais vous admettez qu'on y voit aussi des mélodies d'une douceur infinie et si d'ensembles d'une tonalité correcte et pure, qui ne choquent pas, mais qui, au contraire, nous envoient et excitent en nous l'enthousiasme le plus sincère.

Pour ne citer que quelques pages de cette ravissante partition: "Ainsi si pur", "Frouard, unie la dévotion", "Pour tant d'amour et le duo du quatrième acte".

Voilà dans une autre partie, "Va réclamer de superbes inspirations qui ont pénétré dans l'histoire de la musique, et Donizetti, en écrivant "La Favorite" nous a légué un chef-d'œuvre qui résistera longtemps à ces attaques du temps.

Mme Bressler Giannoli qui, sous les traits de "Carmen", avait fait les délices de notre public, s'est adonnée à l'art consommé hier soir. Elle a joué et chanté le rôle de Léonor de manière à satisfaire les plus exigeants critiques, et il est difficile de faire mieux qu'elle ne l'a fait ressortir les beautés des passages de sa partie.

S'il y avait des cordes vocales faisant défaut à Mme Bressler Giannoli, ce que nous ne souhaitons certainement pas, son talent de tragédienne lui ouvrirait facilement une autre carrière. Notre contrat est artiste dans l'âme et ne néglige rien pour que le personnage qu'il représente soit peint d'après nature, si vous nous permettez l'expression. Comme dans les autres représentations, entre dans la peau du personnage.

M. Girouste va de mieux en mieux: il a, hier soir, se faire applaudir comme il le méritait. Notre ténor a très bien chanté, et il a le bon sens de ne pas avoir recours à des exagérations inutiles. Certains ténors s'imaginent qu'il est nécessaire pour bien chanter la romance de fier des sons interminables. Ils se trompent. L'abus des points d'orgue devient fatigant. Ce n'est pas de l'art.

M. Lavoie, comme Alphonse, a été irréprochable. La romance "Pour tant d'amour" et toutes les délicieuses phrases du rôle ont été bien dites par notre baryton qui est aussi parfait comédien.

M. Lussac a beaucoup contribué au succès de la représentation. Sa belle voix de basse profonde lui a permis de surmonter facilement les difficultés du rôle ingrat qui lui incombait, lequel ne souffre pas de médiocrité.

M. Lagye a réussi à discipliner son orchestre et les chœurs. Les applaudissements d'un parterre agréablement surpris récompensent un peu notre chef d'orchestre de la peine qu'il s'est donnée depuis l'ouverture de la saison théâtrale.

Les petits rôles ont été consciencieusement tenus, bien qu'ils n'aient pas à désirer. Un grand nombre d'enfants accompagnés de leurs parents assistaient à la matinée d'hier.

"La Mascotte", interprétée par le même personnel que dimanche passé, a fort égayé tout ce petit monde qui indiquait sa satisfaction en faisant beaucoup de bruit.

Demain soir le spectacle se composera de deux œuvres fort sympathiques de notre public: "Cavalier Rusticana" avec MM. Gaubert et Lavoie et Mmes Gainant et Lavoie.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

No. 30 Commencé le 24 octobre 1903

LA

Main Mystérieuse.

Par ELY MONTGERG.

SECONDE PARTIE.

Morte et vivante

rendez-vous.

— Lucien me verra, écrit-il, descendre à la station de...

— Je dois prendre le premier chemin à droite, et quand j'aurai fait une centaine de pas, il me rejoindra...

— La, il est entendu que je lui donnerai l'argent, puis que je le quitterai.

— Eh bien! c'est sans qu'il ne croie pas à un quel que chose, que je te demande de prendre mes habits.

— Comme sihonneté, nous sommes à peu près semblables... Il croira me reconnaître et te suivra sans défiance.

— Une fois près de mon mari remets-lui ceci.

— Je lui plaçai entre les mains un paquet de billets de banque, — puis tirant de mon annulaire gauche une bague de fiançailles et mon anneau de mariage — et, s'il te plaît, continua-t-elle, à cet argent, joins ces bagues que je tiens de lui depuis...

— Je les lui rends, car nous n'avons plus dorénavant rien de commun l'un et l'autre.

— Je pars un jour... je ne lui veux pas de mal, mais nous sommes étrangers pour toujours, je mais il ne me reverra, jamais il ne reverra son fils.

— Il lui bien tout cela...

— Marie-Rose se leva.

— Je me consens à t'obéir, fit-elle d'une voix morte et sans larmes.

— Ensuite, que devrais-je faire?

— Rien, reviens au convent et confesse-toi à Mère Marie-de-Anges, notre supérieure...

— Si elle l'exige, je l'autorisais à lui révéler, sous le sceau de la plus absolue secret, toute la vérité...

— Puis ma très chère Marie-Rose, tu prieras pour ton amie qui traînera toujours une existence misérable...

— Cet homme que j'adorais est le meurtrier de mon bonheur...

— Je prierais aussi pour ton mari, répliqua Marie-Rose d'un accent singulier...

— Les plus grandes criminelles peuvent avoir des excuses...

— Qu'est-ce?

— Je ne réponds rien, et en silence, toutes deux, nous changeâmes de vêtements.

— Sous la violette épaisse, Marie-Rose avait tout à fait le même aspect que moi-même, car nous étions également brunes.

— Nous nous regardâmes aussi étonnées l'une que l'autre, puis dans un élan instinctif, je me le tai au cou de celle que toute en fait, j'appelai ma petite mère, car, plus âgée que moi de trois ou quatre ans, elle m'avait donné ces soins dont on charge au convent les plus grandes envers les plus petites.

— L'embrassai Marie-Rose de toute mon âme, puis, mon cœur trop plein déborda, je fondis en larmes.

— Mais l'heure pressait, et je sentais que je devais me hâter.

et nous descendîmes ensemble.

Arrivées dans le jardin, Marie-Rose se dirigea vers la porte principale du convent, dont elle sortit tranquillement, car sous sa robe, la tournure crut avoir affaire à moi.

Mon amie, trompant également le cocher, monta en voiture, mais ordonna à celui-ci de marcher au pas pendant quelque temps.

Moi, je m'étais aventurée dans le parc dont les moindres recoins me restaient familiers, ayant grandi en ce lieu, et, passant à travers une brèche très ancienne et en partie obstruée par des ronces, je sortis du convent par cette issue improvisée.

— Au-dessous de la brèche, se trouvait un fossé assez profond dans lequel je tombai, mais je fus assez heureuse pour ne pas me blesser.

— A l'endroit convenu, la voiture s'arrêta et me prit.

— Je me mis à courir, et, sans m'arrêter et bientôt nous arrivâmes à la gare où nous devions, mon amie et moi, nous séparer.

— Ne pouvant pas réussir à reconnaître Henri, je le pris dans mes bras et m'installai dans la salle d'attente jusqu'au passage du prochain train pour Paris...

— Cela se passa il y a dix ans, et c'est ce que je tiens à te dire.

— Non, mais je ne puis rien vous dire d'autre, sinon vous le couvririez vite les noms qu'il m'est impossible de vous dévoiler.

— Marie-Rose et moi nous étions séparées avant d'entrer dans la gare.

— Un baiser, un dernier adieu, puis chacune de notre côté, nous partîmes.

— Moi, vers Paris, habillée provisoirement en postulante, avec mon cher petit, qui rêvait, le pauvre ange, et souriait dans son sommeil, elle...

— Pour aller vers la mort...

— Que dites-vous? s'écria le docteur.

— La trop atroce vérité, hélas! car mon mari, plus infâme mille fois que je ne l'avais supposé, m'avait attiré dans un guet-apens, dont Marie-Rose fut la victime, puisqu'elle prit ma place...

— En effet, lorsque mon amie descendit du train à la station que "Lucien indigna", celui-ci, comme cela avait été convenu, dut la suivre pensant que c'était moi... et là, assailli par...

— Assasinez!

— Oui, Marie-Rose, sans le savoir, m'avait sauvé la vie...

— Ames lui avoir pris l'argent qu'il convoitait, les mensurations de son corps, et le courage de porter le cadavre jusqu'à la porte du cimetière de la ville, puis il s'en retourna, bien tranquille sans doute.

— Et pendant toute la nuit, dans un train et encore des trains ont passé sur ce pauvre corps, le déshonorant, l'écrasant, le transformant en une bouillie sanglante...

— Comment savez-vous cela?

— Les journaux se sont chargés de me l'apprendre, avec tous les détails possibles.

— Moi, pendant que ce crime hideux se commettait, j'arrivais à Paris.

— Je quittai la gare à pied voulant autant que possible faire perdre ma trace... Je portais mon enfant...

— Il pesait lourd sur mes bras, mais tant pis!

— Ayant marché quelque temps, je pris une voiture, et me fis conduire à la gare de l'Ouest.

— Un petit matin je partais pour le Havre et, quelques heures après, nous arrivâmes en cette ville, nous nous embarquâmes, Henri et moi, pour New York.

— Naturellement, au Havre, j'avais acheté de nouveaux vêtements...

— C'est de l'autre côté de la mer que j'apprenais l'assassinat de mon pauvre cher Marie-Rose, une nouvelle surprise, en outre, m'était réservée.

— Laquelle donc?

— Grâce aux bagues que je lui avais données et qu'elle m'avait données, Marie-Rose fut mise sur terre sous mon nom.

— Son corps, je vous l'ai dit, était absolument méconnaissable.

— Les bagues me permirent, à défaut de mieux, de constater l'identité de la morte, puis aussi quelques lambeaux de vêtements...

— Marie-Rose et moi nous étions séparées avant d'entrer dans la gare.

— Un baiser, un dernier adieu, puis chacune de notre côté, nous partîmes.

— Moi, vers Paris, habillée provisoirement en postulante, avec mon cher petit, qui rêvait, le pauvre ange, et souriait dans son sommeil, elle...

— Pour aller vers la mort